

# Esquisse de la société sénégalaise à travers la littérature et l'art

Abdoulaye Racine SENGHOR

(Directeur des Arts, Ministère de la Culture du Sénégal)

1. Introduction
2. Regard sur le passé
3. Revue thématique
4. Les arts plastiques
5. Conclusion

## 1. Introduction

La littérature et l'art jouent, dans tous les espaces où vivent des humains, un rôle particulièrement important. Ils sont, d'un certain point de vue, des moyens par lesquels s'expriment la manière d'être dans le monde, la manière de vivre de l'individu ou de la communauté, ainsi que le projet de société, conscient ou implicite, dont se dote cette société et qui participe de son identification. En Afrique, et au Sénégal en particulier, ces formes d'expression sont

fortement empreintes de la tradition orale, même lorsqu'elles empruntent, depuis assez longtemps maintenant, les contours de l'écrit en français ainsi que des formes artistiques – plus précisément des formes picturales – empruntées au colonisateur.

Il me paraît donc intéressant de voir comment, à travers la littérature en langue française et quelques pièces d'art, la société sénégalaise est révélée par des créateurs qui ont toujours eu un souci d'appartenance et qui émettent un message porteur d'une bonne partie de leur culture et de leur vécu.

Stendhal disait, parlant du Roman, que «c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin».1) Sujet intéressant pour sa part de provocation et pour la polémique «intellectuelle» qu'il a pu susciter, mais que je retiens parce qu'il exprime, entre autres sens, cette vérité simple selon laquelle on ne peut produire une œuvre en dehors de soi, en dehors de ce que l'on est et de ce que l'on sait. C'est tout le sens de l'esquisse que cette contribution se donne comme objet et qui sera abordée singulièrement du point de vue justement du Roman d'abord, et ensuite de la Peinture. Au préalable, nous porterons un furtif «regard sur le passé», pour reprendre le titre d'un célèbre album musical du mythique orchestre Guinéen, le Bembeya Jazz National.

## 2. Regard sur le passé

Ce regard se justifie par le lien étroit que la création

---

1) Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, première partie, p.XIII.

littéraire et artistique entretient avec l'histoire, au Sénégal et, plus largement en Afrique. Une tentative de périodisation de la littérature, en effet, fait coïncider les moments forts de la création avec des évolutions consécutives au mouvement de l'histoire.

Rappelons d'abord que le Sénégal est une ancienne colonie française, une des premières d'Afrique. Il est, pourrait-on affirmer, la porte d'entrée des Français en Afrique au Sud du Sahara. Saint-Louis, ville du Nord du Sénégal, «vieille ville française, centre d'élégance et de bon goût Sénégalais». C'est ce qu'on lit dans *Karim*, un roman de Ousmane Socé qui ajoute que cette ville, qui fête cette année ses 300 ans, «avait joué ce rôle durant tout le 19<sup>ème</sup> siècle».

De nos jours (c'est-à-dire entre les deux grandes guerres), ajoutait-il, avec la concurrence des villes jeunes comme Dakar, Saint-Louis dépérit ; mais on y retrouve toujours ce faste dans les cérémonies et les réjouissances, cette majesté orientale, fortes empreintes de la civilisation arabe.<sup>2)</sup>

Dans son roman à succès, *Signare Anna, ou le voyage aux escales*, paru en 1991 aux Nouvelles Editions Africaines, Tita Mandeleau évoque, avec une inégalable élégance, le Saint-Louis de cette époque d'émergence d'une ville et même d'une civilisation, tout au moins d'émergence d'un mode de vie qui nous vaudra plus tard l'appréciation d'Ousmane Socé.<sup>3)</sup>

---

2) Ousmane Socé, *Karim*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1935.

C'est justement dans cette ville de Ndar – c'est le nom Sénégalais de Saint-Louis – que l'instituteur Jean Dard ouvrit, en 1817, la première école francophone d'Afrique au Sud du Sahara où seront formés les premiers auxiliaires du colonisateur. La langue de ce dernier, petit à petit s'installa, devint langue officielle et fut adoptée par les Sénégalais, environ à partir de 1920, comme langue de création littéraire.

Une littérature francophone « africaine » existait pourtant au 19<sup>ème</sup> siècle. Elle était le fait de colons de passage et dont les récits traduisaient un souci d'exotisme fort prisé à l'époque par les amateurs d'aventures, de sensations nouvelles et de découvertes. Pierre Loti, auteur du célèbre *Roman d'un Spahi*<sup>4)</sup> (l'espace du récit est encore Saint-Louis où l'auteur a séjourné), et André Demaison qui a publié *L'Etoile de Dakar*,<sup>5)</sup> sont parmi les plus représentatifs de ces auteurs. André Demaison a également vécu au Sénégal, précisément à Sédhiou, tout à fait au sud du pays. Certains auteurs comme les frères Jean et Jérôme Tharaud, co-auteurs de *La Randonnée de Samba Diouf*,<sup>6)</sup> se sont contentés de récits sur l'Afrique pour écrire, à partir d'une imagination très fertile, ce livre qui a longtemps servi de référence pour les petits écoliers du continent noir.

C'est donc en 1920 que fut publié le premier roman

---

3) Tita Mandeleau, *Signare Anna, ou le voyage des escales*, Dakar, NEA, 1991.

4) Pierre Loti, *Le Roman d'un Spahi*, Paris, 1884.

5) André Demaison, *L'Etoile de Dakar*, Paris, Les presses de la cité, 1948.

6) Jean et Jérôme Tharaud, *La randonnée de Samba Diouf*, Paris, Plon, 1928.

d'un auteur sénégalais – et même africain – francophone. *Les trois volontés de Malic* en est le titre, et l'auteur, Amadou Mapaté Diagne,<sup>7)</sup> était un Instituteur, c'est-à-dire un membre honorable de l'élite intellectuelle de l'époque. Depuis cette date, la littérature sénégalaise d'expression française, riche de ses 90 ans d'existence, n'a cessé de se développer, tous genres confondus.

Mais, je l'ai dit plus haut, cette littérature est intimement liée à l'histoire dont il convient de rappeler quelques repères. Les deux guerres mondiales ont vu la participation des colonies, à travers leurs soldats, les Tirailleurs Sénégalais, à la construction d'un monde libre. Sur le sol européen, dans les champs de bataille, ces soldats ont appris à voir le monde autrement et renouveler leur mode de pensée et à corriger leur projet vers plus de justice. En 1946, l'Union française, créée par le Général De Gaulle confère une grande autonomie aux pays colonisés, autonomie qui sera renforcée dix ans après par la Loi Gaston Defferre, la Loi cadre. Le Référendum du 28 septembre 1958 permettra à la Guinée de prendre son indépendance, suivie, en 1960, par la quasi-totalité des colonies qui fêtent en cette année 2010, le Cinquantenaire de leur accession à la souveraineté internationale.

Il convient de corréler ces repères avec le mouvement des idées, conduit par les étudiants et intellectuels africains qui se sont battus pour la valorisation de leurs peuples et de leurs cultures. Le mouvement de la Négritude, avec Léopold

---

7) Amadou Mapaté Diagne, *Les trois volontés de Malic*, Paris, Larose, 1920.

Sédar Senghor, Aimé Césaire, Léon Damas, etc. la création par Alioune Diop de la Revue puis des Editions Présence Africaine en 1947, les Congrès de Ecrivains et Intellectuels noirs à la Sorbonne (Paris, 1956) puis à Rome (1959) sont autant de moments, entre autres, qui ont contribué à faire l'Histoire de l'Afrique.

La littérature sénégalaise a suivi ce mouvement, de sorte que sa périodisation pourrait être admise comme suit.

Hormis donc la littérature « colonialiste » évoquée plus haut, la première période de la littérature sénégalaise francophone, située en gros entre 1920 et 1945, est une littérature de consentement à la colonisation, au ton plutôt calme et serein, présentant une société davantage acceptant la situation vécue. Certains auteurs de cette période, comme Bakary Diallo dans son roman *Force-bonté*, défendent même l'ordre colonial et le colonisateur présenté comme une sorte de modèle ou, tout au moins, de bienfaiteur.<sup>8)</sup> La deuxième période, consécutive à la 2<sup>ème</sup> Guerre mondiale et à la création de l'Union Française, fait le procès du colonialisme en même temps qu'elle développe une forte affirmation de l'identité culturelle. Cette étape se prolonge jusqu'au moment « soleil des indépendances », pour reprendre le beau titre d'un roman de Ahmadou Kourouma.<sup>9)</sup> Justement la troisième étape est caractérisée par ce que certains

---

8) Bakary Diallo, *Force-Bonté*, Paris, 1926.

9) Amadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, Montreal, Presses Universitaires, 1968.

critiques ont appelée l'époque de la désillusion ou si l'on préfère celle du procès des indépendances. La dernière étape est celle que nous vivons présentement et qui est caractérisée par l'émergence d'une nouvelle écriture, plus ouverte du point de vue de ses préoccupations et qui voit une production féminine de grande qualité émerger et se faire valoir.

### 3. Revue thématique

Je voudrais, pour ma part, passer en revue, quelques aspects de la production romanesque, en tant que celle-ci complète l'esquisse de la société Sénégalaise en particulier. Pour ce faire, je prendrai quelques titres parmi les plus saillants des différentes périodes sus-évoquées.

#### 1) Le mirage de l'Ailleurs

Un des thèmes majeurs qui rendent compte de la société Sénégalaise, c'est la « tentation de l'Ailleurs », mirage fascinant qui se prolonge de nos jours, quelquefois sous des formes tragiques, et qu'exacerbent les difficultés de la vie quotidienne.

Comme prétexte à mon analyse, j'ai choisi les auteurs suivants : Ousmane Socé, Abdoulaye Sadjì, Cheikh Hamidou Kane, Ken Bugul, Aminata Sow Fall et Fatou Diome. Choix arbitraire, peut-être, mais mon coup de cœur ! Trois hommes

et trois femmes qui nous permettent un voyage transversal à travers le Roman Sénégalais. Une manière également de saluer, me fondant sur le simple constat de la réalité, la présence lumineuse des femmes dans la littérature sénégalaise, non plus seulement comme personnages, mais comme auteurs, comme créatrices d'œuvres de fiction. De surcroît, la parité Homme/Femme est devenue une réalité dans mon pays. Une sorte de Révolution !

L'Europe donc, « singulièrement la France », est un thème constant dans notre littérature. Rien d'étonnant à cela quand on sait que des relations vieilles de quatre siècles ont été tissées entre nous, avec des moments intensément forts, douloureusement vécus parfois dans la chair et dans les consciences.

L'Europe, « singulièrement la France », nous a par conséquent légué des modèles, à partir desquels, heureusement, s'édifient des écoles et des institutions propres adaptées à nos réalités, à nos cultures, à nos valeurs, à notre vision du monde, toutes choses à faire prévaloir dans le cadre de la diversité culturelle qui mène à la Civilisation de l'Universel.

L'Europe, « singulièrement la France », est l'Ailleurs auquel renvoie, d'abord, le rêve de l'Africain...

En fait le mouvement, consécutif à ce rêve, est d'abord interne – de la campagne à la ville – puis externe – de la ville sénégalaise vers l'Europe. La petite Maïmouna, dans le roman éponyme d'Abdoulaye Sadji, lasse de la monotonie du bourg qu'était à l'époque Louga, l'actuelle capitale de la



région du Ndiambour, veut aller - et ira - à Dakar, la métropole ouest africaine, retrouver sa sœur Rihanna, empruntant pour la première fois ce train qui a longtemps cristallisé ses rêves irrépressibles d'un ailleurs meilleur<sup>10</sup>). Au bout de l'aventure pourtant, quelle grande désillusion ! La ville ne lui a guère apporté le bonheur rêvé, ses fastes et atours clinquants, la vie mondaine que son imagination configurait. Elle retournera auprès de sa mère, Yaye Daro, après des mésaventures douloureuses : elle attrape une grossesse non désirée et la maladie de la rougeole qui la défigurera complètement au point qu'elle suscitera, non plus l'admiration, mais la pitié des passants. *Thiey Yalla !* (Expression de la langue wolof)

Fara, le héros de Socé dans *Mirages de Paris*,<sup>11</sup>) comme l'indique le titre du roman, ira dans la capitale française. Madické, dans *Le Ventre de l'Atlantique*,<sup>12</sup>) de Fatou Diome, caressera jusqu'à l'obsession le rêve de quitter son village insulaire de Niodior, non pour Dakar, mais pour l'Europe... Du village à l'Europe, tel est d'ailleurs aujourd'hui le mouvement le plus courant.

Ousmane Socé, dans *Mirages de Paris*, a pour ainsi dire inauguré cette veine de l'ailleurs occidental. De Fara Diaw, le romancier dira :

---

10) Abdoulaye Sadjji, *Maimouna*, Paris, Africaine Présence, 1953.

11) Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1937.

12) Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003.

Les pays d’au-delà les horizons de sa petite patrie exerçaient sur lui une séduction irrésistible. Voir Paris qui, au dire de tous était un El Dorado, Paris, ses beaux monuments, ses spectacles féériques, son élégance, sa vie puissante qu’on admirait au cinéma.<sup>13)</sup>

Voilà donc campé le décor. Quitter « sa petite patrie » pour se rendre dans « les pays d’au-delà les horizons », pays revêtus, dans l’imaginaire du personnage, de tous les atours... C’est que dans son enfance, du fait de l’école, de l’environnement global et de ce qui est collectivement convenu, «un dangereux amour de l’exotisme avait pris corps dans son âme d’enfant encline aux illusions dorées».

Le romancer, ici, prévient et anticipe sur les risques que les rêves du jeune Fara pourraient faire rencontrer à ce dernier. Mais, en de telles situations, on ne voit en général que l’éclat éblouissant de ce qui n’est qu’illusion et, comme Baudelaire, dans *Les Fleurs du mal*, on ne songe plus qu’à s’en aller, loin :

Enfer ou Ciel, qu’importe

Au fond de l’inconnu pour trouver du nouveau<sup>14)</sup>

Heureusement que pour Fara, son Paris à lui est bien

---

13) Ousmane Socé, *op.cit.*, p. 15.

14) Charles Baudelaire, « Voyage » in *Les Fleurs du mal*, [1855], v. 143-144. *Baudelaire, Œuvres complètes*, tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1975 ; préface et notes de Claude Pichois.

loin d'être un Enfer...

Socé explique, parlant de son héros, que « tout l'intéressait, qui pouvait fournir à son imagination un élément de plus, utilisable dans l'architecture du monde merveilleux, bâti et placé au-delà des mers : les récits des marins noirs, ceux des anciens combattants sénégalais, ceux des colons qui, dans leur nostalgie, enjolivaient leurs souvenirs».

Le désir de l'ailleurs, de l'Europe, est alors un désir irréprouvable, que tout concourt à amplifier et à fortifier. Dans le cas de *Mirage de Paris*, pourtant et comme indiqué plus haut, les risques évoqués sont d'abord sans objet parce que Fara y trouve ce qu'il espérait. A son amante Jacqueline qui lui demande s'il aime Paris, il répond : « Oui, j'en ai rêvé, loin d'ici... et maintenant je vais d'enchantement en enchantement ».<sup>15)</sup> L'espace contribue ici à entretenir le mirage qu'il a fait naître. Il n'opprime pas le héros, il l'enchanté plutôt et rend compte conséquemment « d'un élément essentiel des amours de Fara et de Jacqueline : l'un et l'autre se reconnaissent des âmes fascinées par Paris ».<sup>16)</sup>

Il en est tout autrement du personnage du Fou dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane.<sup>17)</sup> Son arrivée en Europe n'est point liée à un choix de vie personnel ni n'a abouti à une découverte et un séjour heureux. Soldat,

---

15) Ousmane Socé, *op.cit.*, p. 46.

16) Madior Diouf, « Composition en abîme dans trois romans sénégalais », in *Etudes littéraires*, vol.7, n° 3, 1974, p. 424.

17) Cheikh Hamidou KANE, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

enrôlé comme tirailleurs sénégalais, il a foulé le sol européen pour prendre part à la guerre que mène « son pays », la France, aux côtés des forces Alliées, contre l'Allemagne.

Un traumatisme irréductible l'a saisi immédiatement, dès son premier contact avec cette terre qui lui a tout de suite paru étrangère à tout point de vue. Il a été saisi par la glace et le froid, par l'étendue et la toute puissance de la pierre qui occupe tout l'espace, cachant la terre, le sable ; saisi par la mécanique alentour, lisible jusque dans les pas chaussés des hommes ; saisi par l'absence de vie, la vraie vie que l'on rencontre dans une nature sensible, faite de communion avec la nature dans toute sa splendide vigueur.

Le Fou ne s'en remettra pas. Sur lui, le choc a eu la violence née de l'opposition entre, d'une part, son monde d'origine et son éducation qui le ramènent à la Grandeur de Dieu et de l'homme, et par conséquent à la perception d'un humanisme réel, et, d'autre part, un monde où dominant la force brutale, l'agressivité et la perte des valeurs essentielles qui fondent une humanité authentique.

Cheikh Hamidou Kane va ainsi être amené à instaurer une réflexion très profonde sur la culture africaine face à celle d'Occident, à les comparer et à dégager quelques aspects de leur différence, puis à conclure à la nécessité d'opérer une bonne synthèse entre elles. C'est, écrit-il, « la preuve par l'absurde que la civilisation africaine existe et existe à un tel point que si un individu cède à la tentation de l'extirper, ou de l'abandonner, il détruit son âme, sa

personnalité, inévitablement». Les choix difficiles à opérer, combinés avec l'intransigeance du Fou totalement replié désormais dans son monde, ont conduit à un dénouement fatal du roman.

L'aventure de Ken Bugul, narrée dans le roman autobiographique *Le baobab fou*, procède aussi du besoin d'un ailleurs.<sup>18)</sup> Mais les fondements de ce besoin sont autres.

Ken est frustrée dès l'enfance :

- Dernier enfant de son père et de sa mère, sa naissance a eu lieu en l'absence de beaucoup des siens et du village partis célébrer la naissance d'une nièce. Elle s'en émeut : « Peut-être si tout le monde était présent, les choses auraient pris une autre tournure, les événements se seraient déroulés d'une autre façon. Je suis née le même jour que ma nièce dont les parents habitaient à une vingtaine de kilomètres de mon village ».
- A deux ans, elle ne marche pas encore. Ce qui est un signe négatif et un dangereux présage.
- Sa mère quitte la maison, le domicile conjugal (répudiée ? divorcée ?) et lui laisse le souvenir indélébile de son départ, l'abandonnant toute menue et en larmes sur le quai de la gare : « je maudirai, dit-elle, toute ma vie ce jour qui avait emporté ma mère, qui m'avait écrasé l'enfance ». Cette idée, obsessionnelle, revient dans

---

18) Ken Bugul, *Le baobab fou*, Dakar, NEA, 1982.

quasiment tous les romans de Ken Bugul.

Alors la petite se réfugie dans les études, travaillant ardemment, poussée sans en avoir une conscience nette, par le désir de s'en sortir, de prendre une sorte de revanche sur le destin qui semble s'acharner sur elle. En même temps, elle joue à se faire Toubab. Dans le village, dit-elle, elle « ne parlait que français aux jeunes gens et jeunes filles qui fréquentaient l'école française (...) Toujours les revues de mode de Paris qu'on pouvait acheter en seconde main au marché, (...) toujours à faire un tour dans le village pour me montrer, chaussant des chaussures à talons aiguille qui me donnaient si chaud et m'empêchaient de marcher gracieusement, le jupon que je faisais dépasser exprès pour le montrer. Les décrêpages permanents des cheveux, l'imitation des coiffures occidentales qui donnaient des visages déstructurés ».19)

Son séjour à Bruxelles est fait de désillusions. Dès son arrivée, elle est happée par le froid, un matin, et par un monde mouvementé d'êtres humains pressés. Elle se sent, elle se sait tout de suite étrangère et elle le dit : « Oui, je suis étrangère ».20)

Elle cherche à s'intégrer dans ce monde de prime abord hostile. Elle s'adonne alors à l'alcool, se met à acheter toutes sortes de gadgets susceptibles de la rapprocher des

---

19) *Ibid.*, p. 139.

20) *Ibid.*, p. 50.

occidentaux. Elle cherche l'amour, tombe enceinte, se fait avorter. Elle fait chaque jour l'expérience d'un racisme à peine voilé, fréquente les milieux mal famés et se livre à la prostitution. Elle devient une véritable loque humaine, objet errant dans un univers de perdition auquel ne la lie aucune attache susceptible de la sauver du naufrage.

Alors « elle récapitule son enfance solitaire caractérisé par un manque d'affection ou autre geste de tendresse. Elle fait le bilan de son séjour en Europe, finit par vouloir se suicider ; et sombre dans la folie(...). Ses amis lui conseillent de retourner au pays. Le roman s'achève sur une note de tristesse et de deuil ».21)

L'écriture, pour Ken Bugul, apparaît alors comme une sorte de thérapie. Elle écrit pour se soigner, extirper le mal, se sauver. Elle écrit par nécessité et l'Europe est comme un lieu d'expiation... L'Europe ne lui a pas rendu son amour quand elle avait tout rejeté pour elle, pour ses « ancêtres les Gaullois ». Mais elle a porté son boulet, sur le parcours initiatique, et peut désormais retrouver les siens, « pleine d'usage et de raison ».

La question du retour, justement, est amplement présentée dans un roman de Aminata Sow Fall. Son titre est tout un programme : *Douceurs du bercail*.22)

---

21) Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire, suivi d'un dictionnaire des Romancières*, Paris, L'Harmattan, 2001.

22) Aminata Sow Fall, *Douceurs du bercail*, Abidjan, NEI, 1998.

C'est un hymne à la terre natale (le bercail) à laquelle on est lié comme par un cordon ombilical et qui entretient des sentiments quasi maternels, faits d'attention et de tendresse. Ces sentiments s'opposent à la violence, à la haine, au racisme innommable dont les immigrés, particulièrement les Noirs, peuvent être l'objet dans l'espace européen.

Mais de quoi s'agit-il plus exactement dans cet ouvrage ?

Après son divorce, Asta reprend ses études qu'elle avait interrompues afin de se consacrer à sa famille. Son époux, un footballeur de renommée internationale, est un homme de caractère irascible et se montre souvent violent à l'égard de sa femme. Devenue journaliste, Asta travaille pour un organisme qui l'envoie en France couvrir une conférence internationale. A l'aéroport de Roissy, elle est soumise à une fouille corporelle qui ne se justifie pas. Ahurie par les gestes de la douanière qui n'hésite pas à lui passer la main dans son intimité. Asta l'en empêche en lui serrant le cou. Accusée d'agression vis-à-vis d'un fonctionnaire en service, elle est envoyée au « dépôt », salle de transit où résident les expulsés de toutes tendances en attendant d'être refoulés vers leur pays d'origine. Entre-temps, Anne inquiète de ne pas rencontrer son amie, la cherche partout jusqu'à ce qu'elle découvre le titre du journal relatant l'incident. Asta et ses compagnons d'infortune sont rapatriés dans le « charter de la honte ». Quelques années plus tard, Asta et quelques uns de ses compagnons expulsés initient un projet de développement : la culture de produits



locaux et (la promotion) d'objets d'art. Ce projet porte le label « Douceurs du bercail ».

A lire ce roman, on est étreint par un sentiment de révolte du fait de la grave gratuité du traitement que l'on fait subir aux immigrés, dans l'aveuglement le plus total, sans vraiment aucune forme de discernement. Dans cette ambiance généralement insupportable, Aminata Sow Fall célèbre l'amitié vraie, qui transcende les différences raciales, comme celle qui unit Asta et Anne depuis leur rencontre fortuite dans une maternité. Lieu symbolique où viennent au monde les êtres humains. La leçon, donc : cultiver les douceurs du bercail ! Car écrit la romancière :

Le plus dur aujourd'hui est que l'espoir s'en va... Aimons notre terre ; nous l'arroserons de notre sueur et la creuserons de toutes nos forces, avec courage. La lumière de notre espérance nous guidera, nous récolterons et bâtirons. Alors seulement nous pourrons emprunter les routes du ciel, de la terre et de l'eau sans être chassés comme des parias. Nous ne serons plus des voyageurs sans bagages. Nos mains calleuses en rencontreront d'autres en de chaudes poignées de respect et de dignité partagées<sup>23)</sup>

En donnant ces sages conseils, Aminata Sow Fall renvoie à la sagesse populaire et compare le bonheur au savoir : « xam xam sorewul dafa laxu ». Le savoir (comme le bonheur) n'est

---

23) *Ibid.*, p. 88.

pas loin, il faut savoir le trouver. « DOUCEURS DU BERCAIL, c'était un label de réconciliation avec soi, c'était une griffe, c'était un style ».24)

C'est ce bonheur proche que Fatou Diome propose à Madické, dans son roman *Le ventre de l'Atlantique*. Le jeune homme est « fou de foot », comme on dit couramment, et il veut devenir footballeur professionnel en Europe, tenter l'aventure et sa chance, se disant que « peut-être... »

La narratrice, qui vit en Europe et pourvoie aux besoins de sa famille restée au pays, est très attachée à ce jeune frère. Elle lui oppose les difficultés du séjour européen, le racisme, les humiliations. Elle n'accepte pas non plus les solutions de facilité, la naïve passivité de ceux qui attendent tout des autres. Elle n'est donc pas tendre avec les siens, se souvenant toujours de sa rude enfance au village. Un peu comme Ken Bugul. Madické restera donc au village, et il entreprendra, avec succès...

Je sais n'avoir pas épuisé le sujet. Juste, j'ai voulu l'aborder pour montrer que, question essentielle, l'immigration est bien présente dans les oeuvres romanesques sénégalaises.

Au total donc, le rêve européen ou les chemins d'Europe, voilà un thème constant dans la littérature sénégalaise. L'Europe attire les personnages, mais ne répond pas toujours à l'attente de ceux-ci. C'est un mirage éblouissant qui cristallise des rêves de réussite et de bonheur vite

---

24) *Ibid.*, p. 217.

déçus par une réalité plutôt hostile. Hostilité du cadre de vie, mais surtout hostilité des conditions de vie et des hommes. Et les immigrés se retrouvent victimes de racisme et de rejet, désespérés. Surtout qu'ils arrivent difficilement à convaincre les leurs de tout ce qu'ils souffrent. La littérature pourrait y aider...

Une des idées majeures qui perce et qui est susceptible d'apporter un éclairage : l'attachement à la terre, à sa propre terre ; l'effort nécessaire pour sauver celle-ci par des actions productrices de plus-value et de valeurs humaines, la construction d'une humanité véritable fondée sur ces valeurs-là et sur une amitié sans calcul.

Si j'ai tant insisté sur ce thème, c'est qu'il reste actuel et constitue une grande question, je dirais « nationale », qui préoccupe le Sénégal à l'interne comme avec ses partenaires internationaux. Les écrivains s'en préoccupent comme un fait de société, peut-être avec la seule préention d'en évoquer les contours.

## (2) La peinture des mœurs

Toute la production romanesque est quasiment porteuse de ce thème : la peinture des mœurs. Deux auteurs vont ici constituer notre corpus. Trois œuvres vont nous servir d'exemples pour illustrer ce thème.

D'abord *Une si longue lettre*, de Mariama Ba.<sup>25)</sup> Il s'agit

---

25) Mariama Ba, *Une si longue lettre*, Dakar, NEA, 1979.

là d'un des romans sénégalais les plus célèbres. Son auteur, militante féministe de premier plan, a publié ce livre en 1979, dans la foulée de l'Année internationale de la Femme, célébrée en 1975 et qui marque un moment important dans le mouvement en faveur de l'émancipation de la Femme. Mariama, sans polémiquer examine les mœurs sénégalaises, du point de vue de la famille en mettant en parallèle des modèles existants et qui signifient tous une société en mutation. Ainsi, la famille au sens large, telle qu'on la connaît chez nous, avec parfois des ménages polygames, se trouve-t-elle confrontée aux réalités d'un monde qui a subi des mutations du fait de l'école et de l'influence incontrôlable d'un modèle qui diffuse les moyens modernes de communication quand le monde est un village planétaire. Ramatoulaye, l'héroïne, qui a perdu son mari, ressasse, pendant la période de veuvage, du fond de sa retraite vertueuse et méditative, elle ressasse donc toute sa vie. Le procédé ici est particulièrement habile. Par la forme épistolaire, elle se confie à son amie, Aïssatou qui, elle, a choisi la voie de la modernité, d'une vie assumée contre les stéréotypes qu'établit la tradition.

Avec le regard lucide que confère l'introspection et le recul, Ramatoulaye, alternant récit d'événements forts et analyse froide des situations, donne à penser à ceux qui traversent la vie sans prêter attention au cours des choses. Les relations entre les membres d'une même famille, l'éducation des enfants, le comportement des hommes, le

poids des traditions, la jeunesse face aux tentations, l'éducation sexuelle (tabou sous certains aspects), la place de la femme, la question des castes, le rôle des hommes détenteurs de bien des pouvoirs, et, plus spécifiquement, la question de la polygamie, toutes ces questions y passent, et d'autres encore, qui sont le reflet de ce que la société a adopté, mais qui évolue de manière subtile.

Ramatoulaye qui, a bien des égards ressemble à l'auteur Mariama Ba, ne manque pas de courage pour dire, sans fioritures, les mœurs d'une société qu'elle connaît parfaitement. C'est quelque part, ce courage que traduit un style alerte et poignant, que le jury du Prix Noma a voulu honorer en distinguant ce roman en 1980 à Berlin, un an après sa parution.

Cheick Aliou Ndao, ensuite, qui est, de mon point de vue, le plus grand écrivain Sénégalais, par la diversité des genres abordés et par la qualité de son écriture. M'intéressera son roman *Excellence, vos épouses*.<sup>26)</sup> Goor Gnak, Ministre déchu sans qu'il comprenne pourquoi, se retrouve abandonné avec ses quatre épouses. Tout comme chez Mariama Ba, Ndao procède par des flashbacks, qui confrontent l'itinéraire du personnage principal marqué par une ascension ponctuée par l'arrivée dans son foyer d'une nouvelle épouse, de plus en plus jeune, qui confrontent disais-je cette ascension avec la situation humiliante du Ministre démis, en proie au doute et à

---

26) Cheik Aliou Ndao, *Excellence, vos épouses*, Dakar, NEA, 1983.

l'humiliation. Ici, les rapports sociaux fondés sur l'individualisme, l'opportunisme, l'hypocrisie, le goût du paraître, le reniement, sont mis en épingle pour permettre au héros, à distance, de méditer sur les hommes et femmes de sa société.

La société que Mariama Ba et Cheik Ndao décrivent est, par ailleurs, fascinante par la convivialité permanente qui la caractérise, cet art de vivre qui fait fluides les rapports humains et qui tisse, entre tous, selon un ordre quasi imperturbable, un faisceau d'égards et d'amabilités qui fait cette terre irremplaçable.

C'est une terre par exemple où les personnes (et dans le livre, les personnages) échangent entre elles, dialoguent entre elles, communiquent sans répit, ce qui est une chance. On ne le dira jamais assez, l'oralité imprègne sensiblement tout discours dans nos pays et, dans le roman, la palabre – au sens positif du terme – est une constante.

C'est aussi une terre d'accueil où l'hôte est Roi. Les portes des maisons sont ouvertes et le roman nous donne à foison des illustrations de cette « téranga » qui, naturellement et sans même que ce soit une « création » de l'auteur, se révèle dans les gestes et comportements pour offrir gîte et couvert et ainsi élargir le cercle de la fraternité, c'est-à-dire de la famille.

Dans les mœurs sociales, il y a toujours le sens de la famille qui est ici mis en exergue. La famille est large. Mariama Ba et Cheik Ndao nous la présentent avec ses

nombreuses composantes qui intègrent, souvent dans le même espace-maison, un enchevêtrement généalogique constitué des grands parents aux petits enfants et même, souvent, les voisins, les amis et les alliés. Chacun des éléments de cette construction sociale occupe une place importante, reconnue.

Ainsi en est-il par exemple de la mère. Dans *Une si longue lettre*, Ramatoulaye est, fondamentalement, une mère de famille, et ses préoccupations y sont liées jusques et y compris la gestion de son mari, de ses enfants, de se beaux parents, tous sources de bonheur, bien sûr, mais souvent aussi de difficultés. Il en est de même du père. J.D. Atchade a consacré une étude à « l'image du père dans le roman sénégalais » qu'il conclut sur le constat de « deux types ou deux visages de pères: l'un autoritaire, dogmatique et à la limite borné; l'autre plutôt sympathique que n'importe quel fils voudrait bien avoir comme père ».<sup>27)</sup>

Le Chevalier, personnage fascinant de *l'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, est le prototype de cette deuxième catégorie de père.

Il en est de même de l'enfant dont je noterai deux visages. C'est d'abord celui de *L'Appel des arènes* d'Aminata Sow Fall.<sup>28)</sup> Nalla le jeune héros, âgé d'une dizaine d'années,

---

27) J.D. Atchade, « L'image du père dans le roman sénégalais », in *Sciences sociales et humaines*, Rev. Cames, Série B, vol. 2, 2000, pp.109-118.

28) Aminata Sow Fall, *L'Appel des arènes*, Dakar, NEA, 1982.

est fasciné par la lutte, par la force et la beauté des champions de la lutte sénégalaise, ces héros des arènes qui portent en eux et exhibent à l'occasion des caractéristiques majeures de la culture de leur pays. Cet attrait de la lutte est un appel à l'authenticité, une commande de retour aux sources, salutaire au moment où l'on veut dialoguer avec d'autres peuples et cultures. Subsidiairement, se pose la question de l'éducation et de ses objectifs, mais s'affirment un nécessaire enracinement et une ouverture aux autres. Les parents de Nalla sont étonnés par cette passion de leur fils qu'ils souhaitaient davantage voir se consacrer entièrement à l'école, et voici qu'eux-mêmes, grâce à leur enfant, font l'école de leur propre devenir en tant que membre d'une communauté culturelle, d'une civilisation.

L'autre enfant qui peut retenir notre attention, c'est la petite Adji'bid'ji, héroïne discrète du roman de Sembène Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*.<sup>29)</sup> Dans ce roman, le célèbre romancier et cinéaste narre la grande grève des cheminots de l'ex-Dakar-Niger qui, du 10 octobre 1947 au 19 mars 1948, immobilisa plus de 1500 kilomètres de lignes. Dans le tumulte des événements, émerge la figure de la petite, une dizaine d'années aussi, intelligent, perspicace, sensible aux enjeux de ce qui apparaissait à ses yeux comme la promesse d'un renouveau dans le ciel sombre des relations avec les colonisateurs. Tout comme

---

29) Sembène Ousmane, *Les Bouts de bois de Dieu*, Paris, Le livre contemporain, 1960.



Nalla, Adji'bid'ji représente, l'avenir, avec d'autant plus d'intérêt que pour son cas, il s'agit aussi de l'avenir de la femme africaine.

La présence de ces enfants indique comme une opposition – je ne dirais pas un conflit – entre les générations, mais une opposition dialectique, donc dynamique qui préfigure une mutation positive.

D'autres thèmes peuvent être dégagés et bien d'autres auteurs dont Boubacar Boris Diop, un des plus grands et qui fait partie de ceux qui ont, à côté des femmes, insufflé un sang neuf à la littérature sénégalaise, par son audace et la pertinence militante de ses sujets. Professeur, journaliste, écrivain et critique littéraire, philosophe aussi, il écrit pour dire un point de vue sur le monde, sur l'Afrique, sans compromission. La guerre le préoccupe beaucoup, mais aussi la question du pouvoir, tout comme la responsabilité de l'intellectuel.<sup>30)</sup>

Je voudrais maintenant évoquer, rapidement, le Sénégal dans les arts plastiques.

#### 4. Les arts plastiques

Si j'ai choisi de donner une place dans cet exposé aux arts plastiques, c'est pour plusieurs raisons. D'abord, je

---

30) Voir Boubacar Boris Diop, *Le Temps de Tamango*, Paris, L'Harmattan, 1981.

veux rendre compte d'une forme d'expression artistique assez récente au Sénégal, mais qui, par son dynamisme a conquis le monde. C'est ensuite pour rendre hommage à quelques uns des pionniers qui ont initié de nombreuses générations de créateurs et dont les œuvres, entre autres, participent du souci de révéler des facettes de la société sénégalaise et africaine. Autre raison, bien qu'homme de lettres, peut-être même parce qu'homme de lettres, je suis Directeur des Arts du Sénégal et qu'à ce titre, je m'intéresse tout naturellement à ces domaines essentiels de notre culture. Enfin, le Sénégal accueille, du 10 au 31 décembre prochains, le Troisième Festival Mondial des Arts Nègres, pour la deuxième fois, après la première édition de 1966, organisée par le Poète-Président Léopold Sédar Senghor.

Cet événement, voulu par l'Union Africaine et pris en charge par le Président Abdoulaye Wade, sera l'occasion de prestations multiformes, mais surtout de communion, par delà les peuples noirs, entre tous les peuples de notre planète. Rencontre de cultures diverses mais complémentaires, ce Festival contribuera à tisser «une ceinture de mains fraternelles».

C'est cette image justement que je retiens des plasticiens que j'ai choisi de présenter, dans quelques unes de leurs pièces.

Au préalable, je me dois de préciser que, si l'art a toujours existé au Sénégal comme partout, notamment la

musique, la sculpture, la danse, l'artisanat d'art, il n'en est pas de même pour la peinture qui n'a commencé à éclore vraiment que dans la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Et c'est le sous-verre qui a inauguré le mouvement avec des tableaux figuratifs présentant des scènes de la vie courante ou des paraboles religieuses relayant les enseignements de l'Islam. Ces œuvres ont servi d'ornements dans les salons de toutes les maisons à l'époque coloniale, quand la photographie était rare et les tableaux des maîtres inexistants. Cette forme de peinture survit dans les décorations des véhicules de transport public bariolés de dessins naïfs, souvent comiques et qui participent depuis longtemps du « décor » des Sénégalais, citadins comme ruraux empruntant ces moyens de transport.

Un des maîtres dont je retiens le travail est un homme arrivé en peinture après sa retraite professionnelle et dont l'itinéraire est bien singulier. Mbor Faye, parce que c'est de lui qu'il s'agit, a appris la peinture, en regardant son fils, étudiant aux Beaux Arts, peindre dans la cour de la maison. Il s'est révélé tout de suite comme un talentueux artiste, doué d'un pinceau quasi magique. Ses œuvres, sans être des sous-verres, s'en rapprochent par la chaleur des couleurs et leur option figurative et les thèmes. Par exemple, ce tableau intitulé *l'Arbre fleuri*, dont se dégagent une impression de plénitude dans la générosité de la toison et dans la luminescence des fleurs rouges enceintes de vies perceptibles comme des révélations. C'est la nature,

comme promesse de bonheur, que Mbor peint là et il touche les cœurs de toutes origines.

Ou encore, le *Portrait du Marabout*,<sup>31)</sup> majestueux dans son manteau aux couleurs de pureté, le chapelet à la main, signe distinctifs de celui que vénèrent les disciples et qui est un personnage central dans le Sénégal islamisé à plus de 90%. L'œuvre de Mbor s'inscrit donc dans le continuum de la culture des Sénégalais.

Je retiendrai ensuite Iba Ndiaye, le précurseur, qui a ouvert l'Ecole des Arts de Dakar en 1959. Ce Maître, au sens fort du mot, architecte et musicien à la fois, a immortalisé la grande fête musulmane de la Tabaski, dont il a stylisé en plusieurs versions, le sacrifice du mouton et le symbole polysémique. Tabaski I, Tabaski II, Tabaski III, etc. Plus tard, vers 2000, une série sur la chanson, la musique (jazz et autres) et la danse. *La grande chanteuse* restera, sur ce plan, un chef d'œuvre accompli.

Je m'en voudrai de ne pas mentionner les femmes croquées par Maodo Niang, en train de se former à l'écriture et à la lecture ou simplement exhibant leur élégance et leur bon goût vestimentaire. Ces dernières images sont aussi une des caractéristiques de nos femmes, surtout entre deux âges.

Je terminerai par Kalidou Kasse, qui sera bientôt en Corée du Sud pour présenter quelques unes de ses œuvres

---

31) Mbor Faye, *Portrait du Marabout*, 1978, oil on canvas, 24" x 20 5/8", private collection.

qui souffle des airs du présent mais aussi raccordent celui-ci à l'histoire pour que la chaîne demeure et que l'on puisse bâtir sur du solide.

## 5. Conclusion

J'ai eu pour souci de montrer mon pays, le Sénégal, à travers quelques uns de ses créateurs, écrivains et peintres. Dans mon titre, j'ai mis à dessein le mot « esquisse » pour corréler tout à l'Art, mais davantage pour monter le caractère nécessairement incomplet d'une telle approche. C'est que ces domaines, de la littérature et de l'art, sont particulièrement riches et dynamiques et offrent des œuvres d'une grande qualité que l'on apprécie dans le monde entier.

J'ai limité aussi mon exposé au Roman et à la Peinture, pour la commodité du propos et pour laisser courir derrière les autres genres, et rattraper ce qu'on peut, sachant que dans ces domaines de la littérature et de l'art, l'on est généralement frustré de ne pouvoir tout embrasser, tout s'approprier, qu'on est toujours en quête, comme de l'humain dont ils sont l'objet.

## □ BIBLIOGRAPHIE

- Atchade, J.D., « *L'image du père dans le roman sénégalais* », *Sciences sociales et humaines*, Revue CAMES, Série B, vol. 2, 2000, pp. 109-118.
- Ba, Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar, NEA, 1979.
- Bugul, Ken, *Le baobab fou*, Dakar, NEA, 1982.
- Demaison, André, *L'Etoile de Dakar*, Paris, Les presses de la cité, 1948.
- Diallo, Bakary, *Force-Bonté*, Paris, 1926. Mapaté Diagne, Amadou, *Les trois volontés de Malic*, Paris, Larose, 1920.
- Diop, Boubacar Boris, *Le Temps de Tamango*, Paris, L'Harmattan, 1981.
- \_\_\_\_\_, *Murrambi: le livre des ossements*, éditeur Stock, 2008.
- Diome, Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003.
- Fall, Aminata Sow, *L'Appel des arènes*, Dakar, NEA, 1982.
- \_\_\_\_\_, *Douceurs du bercail*, Abidjan, NEI, 1998.
- Herzberger-Fofana, Pierrette, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire, suivi d'un dictionnaire des Romancières*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Kane, Cheikh Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
- Kourouma, Amadou, *Les Soleils des indépendances*, Montreal, Presses Universitaires, 1968.
- Loti, Pierre, *Le Roman d'un Spahi*, Paris, 1884.

- Mandeleau, Tita, *Signare Anna, ou le voyage des escales*,  
Dakar, NEA, 1991.
- Ndao, Cheik Aliou, *Excellence, vos épouses*, Dakar, NEA,  
1983.
- Ousmane, Sembène, *Les Bouts de bois de Dieu*, Paris, Le  
livre contemporain, 1960.
- Sadji, Abdoulaye, *Maïmouna*, Présence Africaine, Paris, 1953.
- Socé, Ousmane, *Karim*, Paris, Nouvelles Editions Latines,  
1935.
- \_\_\_\_\_, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Editions Latines,  
1937.
- Tharaud, Jean et Jérôme, *La randonnée de Samba Diouf*,  
Paris, Plon, 1928.

## 문학과 미술에 의한 세네갈 사회의 스케치

압둘라야 라신느 생고르

(세네갈 문화부, 예술국 국장)

본 논문은 세네갈의 문학과 예술이 프랑스의 형식과 자신의 전통을 차용하는 방식을 조망해보는 것을 목적으로 한다.

우선 식민지배의 역사와 맞물리며 발전해온 프랑스어권 아프리카 문학의 역사 속에서, 세네갈 문학사를 크게 네 단계의 시대로 구분해 살펴볼 수 있다. 세네갈 작가에 의해 프랑스어 아프리카 문학이 시작된 것은 1920년대로, 이때부터 1945년까지는 프랑스 식민 지배와의 “타협의 문학”이라 부를 수 있는 시대이다. 두 번째 시기는 2차 대전 이후부터, 식민주의를 비판하기 시작하고 강한 문화정체성을 표현하기 시작했던 시기로, 특히 2차 대전에서 프랑스 군대를 대신하여 나치와 싸운 세네갈 용병들이 새로운 세계관을 갖기 시작했고, 생고르, 세제르의 네그리튀드 운동이 일어나면서 더 힘을 얻어 세네갈이 60년에 독립할 때까지 이런 경향은 계속된다. 그러나 1960년 독립 이후부터는 독립에 대해 비판하



기 시작한 ‘환멸의 시기’ 또는 독립에 대한 평가의 시기를 맞게 된다. 마지막 시기는 현재로, 작가들의 화두가 다양해지고, 여성문학이 놀라운 힘으로 부상하는 등 새로운 글쓰기로 특징지어진다.

이러한 전 시기에 걸쳐 세네갈의 소설에 가장 두드러지게 나타나는 주제로 우리는 유러피언 드림 혹은 프렌치 드림이라 할 수 있는 바깥 세계에 대한 동경, 그리고 세네갈의 가족상과 사회상을 그대로 그려 보이는 풍속화적 경향 두 가지를 꼽으려 한다. 우선 ‘다른 곳ailleurs’에 대한 동경과 그 좌절의 주제는 우스만 소세, 켄 불, 파투 디움 등의 작가들의 작품에서 드러난다. 이 작품들은 대부분 유럽에 대한, 특히 프랑스에 대한 꿈을 꾸었으나 이루지 못하는 이들을 등장시켜 이민자 문제, 조국 세네갈에 대한 애착 등을 다룬다. 두 번째 풍속화적 경향을 보이는 작품 가운데서는 페미니스트 작가인 마리아마 바와 남성작가 알리우 엔다오의 작품을 예로 들 수 있는데, 세네갈 소설 중 가장 유명한 작품 중 하나인 『이렇게도 긴 편지*Une si longue lettre*』에서 바는 주인공의 명철한 시선을 통해 일부다처제, 여성착취, 가부장제적 권력 등 변화하는 사회 속 세네갈 가족의 문제들을 다루며, 알리우 엔다오의 소설은 개인주의, 기회주의, 위선과 허영으로 움직이는 사회적 관계를 꼬집는다.

한편 소설과는 별도로 세네갈의 미술은 짧은 역사에도 불구하고 역동적으로 발전하고 있는 세네갈의 미술에 대해 주목할 필요가 있다. 특히 오는 12월 세네갈에서 열리는 제3회 세계 아르 네그르 축제는 다양한 형태의 전시뿐 아니라 문화간 상호교류와 만남의 장이 될 것이다. 다른 예술장르들과는 달리 회화는 20세기 후반에 들어서야 시작되었는데, 대표적으

로 음보르 파예와 엔디야에 그리고 곧 한국에서 전시회를 열  
칼리두 카스와 같은 작가의 향후 작업을 기대해 볼 수 있다.

주제어 : 세네갈의 프랑스어 문학, 유러피언 드림의 테마, 우스만  
소세, 마리아마 바, 아미나타 쏘우 팔, 여성문학, 풍속화의  
테마

mots-clés : littérature francophone sénégalaise, thème du rêve  
européen, Ousmane Socé, Mariama Ba, Animata Sow  
Fall, écriture féminine, thème de la peinture des mœurs

투고일 : 2010년 9월 20일

심사일 : 2010년 11월 25일

게재확정일 : 2010년 12월 1일